

Le journaliste américain Philip Gourevitch livre un regard sévère sur la campagne :

«On dirait une bagarre de petits garçons»

Philip Gourevitch, journaliste au *New Yorker*, suit la campagne depuis un an. Son long portrait de Nicolas Sarkozy (de l'homme et de sa présidence) vient d'être publié en France : *No Exit*, sous-titré «Nicolas Sarkozy – et la France – peuvent-ils trouver une issue à la crise européenne?» (éditions Allia). Il reprend aujourd'hui l'avion pour New York, sans attendre le 6 mai, quelque peu désabusé par ces élections à la française. **Avant de repartir aux Etats-Unis, avez-vous regardé le débat? Quelle est votre impression finale?**

J'ai pensé que j'étais très content de ne pas avoir à voter pour l'un ou l'autre de ces hommes. Parce qu'aucun des deux n'est très enthousiasmant. Sarkozy a déçu et Hollande n'est pas excitant. Son atout principal, c'est de ne pas être Sarkozy. Les deux commentent par s'insulter, puis se plaignent aussitôt que l'autre l'insulte. Ce n'est pas très adulte, on dirait une bagarre

aussi contre sa personnalité. Et, comme il n'a pas réalisé beaucoup de grandes choses visibles, il ne reste que sa personnalité.

Si c'est Sarkozy contre lui-même, comment voyez-vous Hollande?

Du coup, Hollande est dans la position bizarre d'être en tête dans les sondages sans avoir jamais eu besoin de définir sa personnalité. Il n'a qu'à rester immobile, avoir l'air présidentiable et laisser Sarkozy faire le boulot. La plupart des politiciens adoreraient être dans cette position, celle de regarder l'autre mourir... Personne ne lui demande d'être très charismatique, alors c'est parfait. A la dernière élection, les gens ont voté pour Sarkozy parce qu'il représentait

un vrai changement, dans le style, la culture, l'attitude. Pour son hostilité envers la nostalgie, son rejet du défaitisme, d'une France qui perd sa grandeur. Or, Hollande dit, lui, qu'il représente le changement, mais ce qu'il appelle le changement, c'est



de petits garçons. En Amérique, ce serait très «non présidentiable» de traiter l'autre de «menteur». Affirmer «c'est un mensonge» n'est pas pareil que dire «tu es un menteur». Il y avait peu de fond dans ce débat qui arrive très tard. Pendant six mois, les petits partis, les extrêmes à droite et à gauche, dominant le débat, on ne parle que de leur poids politique, on ne parle pas des vrais problèmes, de la crise, de l'Europe. Et soudain, quatre jours avant le vote, les deux candidats véritables ont un seul débat. Aux Etats-Unis, on a trop de débats, mais au fur et à mesure les gens peuvent se faire une opinion.

Que reste-t-il de cette campagne ?

Le 1^{er} mai, j'ai été au meeting de Marine Le Pen à l'Opéra. Je l'ai entendue dire, au milieu de son très long discours : «*Nous sommes devenus le centre de gravité de la politique française.*» Je pense qu'il y a du vrai. Dans cette campagne, tout le monde s'est déterminé par rapport à ses idées, je trouve cela très curieux. Et c'est entièrement la faute de Nicolas Sarkozy. Il aurait dû se dire : «Oui je suis en difficulté dans les sondages, mais je dois contre-attaquer, m'expliquer mieux.» Jusque-là, il avait su analyser une situation, prendre position, il ne l'a pas fait. Marine Le Pen, au contraire, dit qu'elle ne fait pas de compromis. Quand j'ai commencé à suivre la campagne, il y a un an, j'ai pensé qu'il n'y avait en réalité qu'un seul candidat : Sarkozy contre Sarkozy. Il était en campagne contre son bilan, contre ses erreurs, contre les Français déçus, voire dégoûtés par lui, en campagne

aller en arrière. Il dit : «*Je suis normal.*» Et il essaie de ressembler physiquement à Chirac tout en promettant aux gens d'être comme Mitterrand... Je ne me souviens pas des périodes de Chirac ou de Mitterrand comme étant des temps heureux qu'on voudrait revivre. Le changement serait de dire : «Vous vous souvenez des bons temps d'il y a vingt ans ? Et bien ça va être nouveau et ce sera encore mieux.»

Comme voyez-vous la vie politique française dans l'année à venir ?

Je pense que, dans six mois ou un an, les gens vont regretter quelque chose de Sarkozy, je ne sais pas encore quoi. Comme pour Chirac, qui était détesté alors que maintenant les gens l'adorent, même si c'est un escroc, inculpé pour avoir détourné des fonds publics à son profit. Sarkozy, lui, a été plutôt bon sur la politique étrangère, il a gagné une guerre – en Libye –, ce qui n'était pas arrivé à un chef d'Etat français depuis Napoléon, mais il n'en parle pas. Alors on se demande s'il n'y a pas quelque chose dans cette rumeur de deal avec Kadhafi. Il a aussi bien travaillé avec les Anglais, les Allemands, il n'a pas créé de nouveaux ennemis à la France, il a maintenu son rôle dans l'Europe. Tout cela pourrait être mis en avant au lieu de s'engueuler sur des pourcentages. Ce sont des temps très durs pour le sortant, cinq ans de crise, et pour le suivant. Il aurait fallu faire campagne au centre, sur les vraies solutions à la crise, au lieu d'aller courir après les extrémistes à gauche pour l'un, à droite pour l'autre.

Recueilli par ANNETTE LÉVY-WILLARD